

# MARIE BARTON.

## CHAPITRE PREMIER.

Il y a tout à côté de Manchester une plaine qui, sous le nom de Green-Heys-Fields, est bien connue des habitants de cette ville. Un sentier la traverse, et conduit à un petit village éloigné d'environ deux milles. Pas un accident de terrain, pas un bouquet d'arbres ne vient rompre la monotonie de ces terres basses et plates; et pourtant elles possèdent un charme incontestable que le montagnard lui-même est forcé de reconnaître, et qui naît du contraste de la vie des champs avec le mouvement affairé, le bruit et le fracas de la cité commerçante que l'on a quittée quelques instants auparavant.

Çà et là une vieille ferme aux bâtiments dispersés, aux murailles peintes de noir et de blanc, rappelle une époque déjà loin de nous, et permet d'assister aux travaux de la campagne, dont le spectacle a toujours pour l'habitant des villes un intérêt profond et mystérieux.

L'artisan qui vient s'y reposer du bruit incessant des machines et des cris de la cité écoute avec délices les mugissements lointains du bétail, la voix des jeunes filles rappelant au soir les vaches que l'on va traire, et les gloussements joyeux de la basse-cour, mêlés à cette vague harmonie qui s'élève de la plaine au milieu du silence qu'elle anime.

Il n'est donc pas étonnant que, chaque dimanche, Green-Heys-Fields soit un lieu de rendez-vous pour cette multitude qui toute la semaine est enfermée dans les ateliers de Manchester; et vous comprendriez que la foule se pressât plus qu'ailleurs près d'un certain échalier, s'il m'était possible de vous décrire le charme tout particulier de cet endroit. Auprès est un étang dont les eaux profondes et limpides reflètent le feuillage des arbres touffus qui se penchent sur ses bords et les couvrent de leur ombre. Ses rives escarpées s'abaissent et viennent par une pente insensible rejoindre l'une de ces vieilles fermes dont j'ai parlé plus

haut. Un rosier couvre entièrement le portail de cette ancienne demeure, et dans le jardin qui l'entoure se trouvent pêle-mêle, déployant sans contrainte leur végétation luxuriante, des plantes et des fleurs, communes il est vrai, mais parfumées, dont l'origine remonte à l'époque où ce jardin appartenait au seul droguiste du voisinage.

Cette ferme et ce jardin sont environ à cent pas de la barrière que j'ai signalée comme un endroit de prédilection pour la foule, et qui permet, en s'ouvrant, d'aller d'un vaste pâturage dans un pré plus petit, séparés l'un de l'autre par une haie d'aubépine, au pied de laquelle se trouvent des primevères et parfois des violettes.

Je ne sais pas si c'était un jour de repos accordé par leurs maîtres, ou si les ouvriers l'avaient pris au nom de la nature pour fêter la venue du printemps; mais toujours est-il qu'une après-midi du mois de mai (il y a de cela dix ou douze ans), jamais la foule n'avait été plus nombreuse à l'échalier des pâturages. Le matin, il était tombé une de ces tièdes ondées qui forcent les bourgeons à s'entr'ouvrir; puis un léger vent d'ouest avait chassé les nuages, le soleil s'était montré, la vie tressaillait partout, sous l'épiderme naissant; sous l'écorce durcie; et le vieux saule, qui la veille encore mirait dans l'eau ses branches nues et brunes, avait pris ce vert tendre glacé de gris, dont la nuance indéfinissable s'harmonise si bien avec les premières teintes du printemps.

De nombreuses jeunes filles au rire sonore, à la voix haute, dont l'âge variait de douze à vingt ans, arrivaient par bandes et traversaient la plaine d'un pas léger; pour la plupart, employées dans les fabriques, elles portaient le châle que les ouvrières de cette classe mettent presque toutes quand elles sortent, et qui se transforme, lorsqu'il fait froid ou que le temps est humide, en mantille espagnole ou en plaid écossais.

Leurs traits irréguliers et flétris avant d'être formés, leur visage d'une pâleur malade et généralement sans beauté, frappaient néanmoins l'observateur par une expression de finesse et de précoce intelligence qu'on a souvent remarquée parmi les ouvriers des grands centres industriels.

Des gamins et des adolescents, ou plutôt de jeunes hommes, se mêlaient aux promeneurs, toujours prêts à échanger un quolibet avec le premier venu, et cherchant à lier conversation avec les jeunes filles, qui s'éloignaient d'eux moins par réserve que par esprit d'indépendance. Ça et là, au milieu de cette foule bruyante, on distinguait deux amants qui se parlaient bas, sans

rien voir autour d'eux ; ou bien un mari et sa femme accompagnés de leurs enfants : le plus jeune porté par le père, et les trois ou quatre autres surveillés par la mère et trotinant auprès d'elle.

Deux individus entre tous s'étaient rencontrés et salués amicalement près de l'échelier que nous avons déjà cité : l'un de ces hommes, véritable type de l'ouvrier de Manchester, né de parents qui avaient comme lui passé leur existence dans les ateliers d'une fabrique, était chétif et grêle ; sa taille, au-dessous de la moyenne, semblait n'avoir pu prendre tout son développement, et sa figure amaigrie, son teint décoloré, disaient assez les privations qu'il avait eues à supporter dans son enfance, quand le chômage ou l'imprévoyance réduisait ses parents à la profonde misère qu'il lui fallait subir. Ses traits fortement accentués ne manquaient pas d'une certaine régularité ; et sa physionomie, qui annonçait une volonté ardente, faisait pressentir en lui un enthousiasme sérieux, latent si l'on peut dire, aussi puissant pour l'entraîner vers le bien que pour le pousser au mal, suivant les circonstances qui pesaient sur sa vie. A l'époque dont nous parlons, c'était l'influence généreuse qui semblait prédominer en cet homme ; et quiconque aurait eu besoin d'un service eût pu le lui demander sans crainte, presque certain de n'être pas refusé. Il était avec sa femme, dont l'incontestable beauté, malgré les larmes qui avaient rougi ses yeux et gonflé ses paupières, avait la fraîcheur et la simplicité qui caractérisent les jeunes filles de la campagne, et les font distinguer aisément au milieu d'une population manufacturière. Elle était dans un état de grossesse fort avancé, et le chagrin qu'elle paraissait avoir devait peut-être à cette circonstance de se traduire par des sanglots et des mouvements convulsifs qui n'étaient pas dans sa nature. L'ami que venaient de rencontrer ces deux personnes, plus grand et plus fort que celui dont il vient d'être question, et d'une sensibilité moins profonde, sans avoir moins bon cœur, témoignait par sa figure ouverte et souriante d'un caractère plus facile et surtout plus heureux. Il portait dans ses bras un tout petit enfant ; et sa femme, qui l'avait accompagné, frêle créature, pâle et boiteuse, en tenait un autre du même âge ; pauvres jumeaux, qui avaient hérité de la faiblesse de leur mère.

« Eh bien, John, comment allez-vous tous ? dit celui-ci, dont le joyeux visage prit en disant ces mots une expression affectueuse. Avez-vous des nouvelles d'Esther ? ajouta-t-il plus bas, tandis que sa femme, d'une voix douce et plaintive, adressait la parole à mistress Barton, dont les pleurs redoublèrent.

— Allons, femmes, c'est assez loin pour vous, dit John sans

répondre à la question qui venait de lui être faite ; Marie doit accoucher dans trois semaines, elle devient lourde ; et quant à vous, mistress Wilson, vous êtes dans les patraques, même quand vous allez bien. Ainsi donc, asseyez-vous sur l'herbe, elle est sèche, et vous n'êtes pas de ces gens qui s'enrhument pour si peu. Attendez, continua-t-il avec bonté, je vais étendre mon mouchoir par terre pour que vos robes ne se gâtent pas : les femmes tiennent tant à leurs habits ! Et maintenant donnez-moi le petit, qui vous fatigue ; je le porterai aussi bien que votre mari, et nous nous promènerons pendant que vous causerez avec ma femme ; tâchez de la consoler, pauvre chère âme ! Elle a pris ça trop à cœur, et je ne sais plus qu'en faire. »

Il reçut l'enfant des bras de sa mère et sourit à l'innocente créature ; mais quand il eut fait quelques pas et tourné le dos à sa femme, tout son courage parut l'abandonner ; il baissa la tête et ses yeux s'assombrirent.

« Ainsi, mon pauvre John, tu ne sais toujours pas ce qu'Esther a pu devenir ? redemanda Wilson avec un vif intérêt.

— Non ; et je dis qu'on ne le saura jamais ; on ne m'ôtera pas ce l'idée qu'elle est partie avec quelque muguet. Ma femme se désole et pense qu'elle a été se noyer. Je lui réponds que ce n'est pas pour s'aller jeter à l'eau qu'on met ses habits de fête ; et mistress Bradshaw, sa logeuse, m'a dit que quand elle l'avait vue pour la dernière fois, mardi dernier, Esther avait sa robe des dimanches, un ruban neuf à son chapeau et des gants aux mains, tout comme une dame, qu'elle aurait voulu être.

— Pauvre fille ! une si jolie créature !

— Je ne dis pas non ; elle était douce à voir, et ce n'en est que plus dommage, répondit Barton en soupirant. N'as-tu pas déjà remarqué la différence qu'il y a entre les filles du comté de Buckingham et celles de Manchester ? Ce n'est pas ici qu'on trouverait ces joues roses et ces yeux bleus, qui deviennent tout sombres, sous leurs cils noirs comme les avait ma femme, et surtout la pauvre Esther ; jamais deux sœurs n'ont été si jolies. Mais à quoi bon ? la beauté n'est qu'un piège ; Esther en était si gonflée qu'on ne pouvait rien lui dire. C'était comme une soupe au lait, pour le moindre conseil. Ma femme, avec ça, la gâtait, parce que, vois-tu, elle est bien plus âgée, et pour elle, son Esther, c'était tout comme sa fille.

— Aussi je ne comprends pas qu'elle ait pu vous quitter pour demeurer chez d'autres.

— Eh bien ! voilà ; c'est le malheur des filles dans les manufactures. Elles gagnent de quoi se faire belles quand l'ouvrage